

BULLETIN INTERNATIONAL DES SCIENCES SOCIALES

*Cultures en voie
de disparition*

VOL. IX, n° 3, 1957
REVUE TRIMESTRIELLE
[A] PRIX : 300fr. ; \$1.00 ; 6/-(stg.)



LES TÂCHES DE L'ETHNOLOGIE ET DE LA LINGUISTIQUE AU BRÉSIL

par DARCY RIBEIRO

L'étude du comportement des groupes autochtones brésiliens devant la progression de la civilisation au cours des cinquante dernières années et l'analyse des chances que ces groupes peuvent avoir de survivre aboutissent inévitablement à la conclusion que les langues et les civilisations tribales sont en voie d'extinction dans le Brésil moderne. La diversité des conditions dans lesquelles les différentes régions du territoire national se sont développées et le caractère discontinu et irrégulier du peuplement ont seuls permis à un petit nombre de tribus de survivre jusqu'à nos jours en conservant leur individualité linguistique et culturelle.

Cette coexistence de modes de vie dissemblables et non contemporains se retrouve sur divers autres plans de la vie brésilienne : survivance de civilisations africaines, caractère primitif de la technologie de certaines régions et des idéologies qui s'y manifestent sous forme de croyances et d'usages d'un archaïsme flagrant, etc.

Pendant combien de temps encore de tels archaïsmes pourront-ils survivre ? A quoi faut-il en attribuer le maintien ?

Sans doute ne résisteront-ils plus que quelques années au rapide essor de l'industrialisation et de l'urbanisation, au développement des moyens de communication et de transport, enfin à l'accroissement de la population du pays. Avec les autres vestiges du passé disparaîtront inexorablement les langues et les civilisations indigènes originales, qui ne pourront s'accommoder d'une civilisation industrielle toujours plus uniforme.

On ne voit même pas comment les tribus autochtones pourraient développer leur propre civilisation en assimilant la technologie moderne de manière à vivre en peuples indépendants ; elles sont à la fois numériquement trop faibles, puisque aucune ne compte plus de 5 000 membres et que la plupart n'en groupent pas 200, et trop dissemblables sur le plan culturel, puisqu'elles emploient près de 35 langues, elles-mêmes subdivisées en plus d'une centaine de dialectes tellement différents que ceux qui les parlent ne se comprennent pas les uns les autres.

Seule la protection systématique permet de préserver les civilisations originales, grâce à l'accommodement avec la société nationale qu'elle aboutit à imposer artificiellement. Cette protection ne vise pas spécialement à perpétuer les modes de vie tribale considérés comme une fin en soi. Elle a pour but de préserver les Indiens en tant qu'êtres humains, mais il faut tenir compte du fait pratique que leur survivance semble souvent exiger un ralentissement du rythme de l'évolution culturelle. Si le gouvernement continue à prendre sous sa protection les groupes qui commencent maintenant à entrer en contact suivi avec la société brésilienne et, par la suite, ceux qui aujourd'hui encore s'en tiennent à l'écart, l'existence des langues et des civilisations indigènes, avec leurs traits originaux, pourra être prolongée pendant un certain temps.

Même alors, il s'agira d'un simple sursis, pleinement justifié et hautement recommandable en raison de ses objectifs de préservation, mais qui permettra seulement de différer l'inéluctable désintégration du monde tribal.

Si nous croyons utile de recueillir des documents sur les langues et les civilisations tribales qui subsistent au Brésil, nous devons donc agir sans délai, car ce que nous ne ferons pas maintenant ne pourra certainement plus jamais être fait. L'importance scientifique de cette tâche est indubitable; il s'agit de sauver, à l'aide de documents, des dizaines de langues et de civilisations indigènes originales, derniers vestiges de milliers d'autres qui ont été englouties sous l'avalanche de l'expansion européenne.

En d'autres termes, il nous incombe de sauver une parcelle de ce qui a survécu à une hécatombe d'ampleur mondiale où ont péri la plupart des systèmes de communication verbale et des types de civilisation imaginés par l'homme pour satisfaire ses besoins. Si nous jugeons importante la description scientifique des espèces naturelles zoologiques et botaniques, si nous nous intéressons aux classifications géologiques et autres, combien plus indispensable encore doit nous apparaître l'étude de ces créations humaines éminemment originales que sont les langues et les civilisations, notamment des dernières qui aient jusqu'ici échappé à l'influence de nos propres civilisations à peu près uniformes!

Telle est la tâche qui incombe aux ethnologues et aux linguistes de notre génération.

Nous dirons maintenant quelques mots des sujets qui nous semblent mériter une priorité, des ressources qui peuvent et doivent être mises en œuvre, enfin de certains principes qui nous paraissent convenir à l'exécution de cette entreprise.

ENQUÊTE PRÉLIMINAIRE.

Les difficultés auxquelles s'est heurté l'établissement du présent bilan de la situation des tribus brésiliennes inclinent à entreprendre d'urgence une enquête englobant toutes les régions du pays où survivent des groupes de caractère tribal, ou du moins toutes celles que nous connaissons le plus mal. Cette enquête donnerait une vue d'ensemble actuelle des tribus effectivement survivantes, ce qui permettrait d'élaborer un programme d'études intensives. L'enquête devrait porter sur divers points essentiels, permettant de caractériser la structure démographique de toutes les tribus brésiliennes, leurs modes d'accommodement avec la société nationale, leur degré d'acculturation, leur civilisation et leur langue. A cette dernière fin, il conviendrait d'utiliser un vocabulaire type, dûment éprouvé, analogue à celui de Morris Swadesh et présentant, entre autres avantages, celui de se prêter à la classification génétique. La civilisation des tribus serait illustrée par des collections d'objets fabriqués et aussi par des enregistrements — cinématographiques et sonores — de la langue et de tous les détails de la vie du groupe qui se prêteraient à ces types d'enregistrement et qui pourraient être recueillis sous cette forme au cours d'une enquête extensive.

La documentation ainsi réunie permettrait de remanier les classifications linguistiques actuelles, toutes précaires en raison des lacunes du vocabulaire sur lequel elles reposent, ainsi que de dresser un nouveau tableau, plus complet et plus actuel, de l'ethnologie brésilienne. Comme nous ne pourrions sans doute pas terminer assez rapidement toutes les études intensives les plus urgentes, il est infiniment probable que le résultat d'une telle enquête constituerait à l'avenir la principale source d'information relative à l'ethnologie et à la linguistique des tribus du Brésil.

Le caractère même de l'entreprise et la documentation qu'elle doit fournir permettront d'y intéresser non seulement un grand nombre de musées et d'universités du monde entier, mais aussi diverses institutions internationales qui encouragent la recherche scientifique, notamment celles qui opèrent sur le continent américain, ainsi que certaines institutions spécialisées des Nations Unies, telles que l'Unesco et l'Organisation internationale du travail, qui ont manifesté leur intérêt pour ce genre de problème. L'exécution de l'entreprise pourrait être confiée à un comité mixte, représentant les diverses organisations participantes et chargé de recruter le personnel de mission nécessaire. Ce personnel devrait être choisi, de préférence, parmi les spécialistes qui auraient déjà étudié sur place certaines régions ; il conviendrait d'organiser à leur intention une rencontre préliminaire en vue de leur permettre d'harmoniser leurs méthodes de travail. A lui seul, le Brésil pourrait fournir un grand nombre d'ethnologues et de spécialistes des questions indigènes, qui seraient heureux de participer à l'application d'un tel programme.

RECHERCHES ETHNOLOGIQUES.

Cependant, le rôle essentiel et irremplaçable de l'ethnologue est d'effectuer l'étude monographique intensive des civilisations, notamment de celles qui conservent leur caractère original. Les analyses antérieures permettent de résumer comme suit la manière dont cette entreprise devrait être menée et l'ordre d'urgence des divers types d'étude.

Tribus isolées.

Bien qu'étant les mieux conservées, les tribus isolées se prêtent mal d'ordinaire à l'observation directe, pour des raisons de sécurité et du fait que toute recherche ethnologique intensive exige une fréquentation intime et prolongée des habitants. Quelques enquêtes directes ont toutefois déjà pu être effectuées sur certains groupes qui se tiennent à l'écart, mais vivent dans des régions accessibles. Tel est le cas des Xiriana de langue aruak, des Waika¹ et des Pakidai² qui vivent le long du cours supérieur des fleuves Demeni, Marauia et Cauboris et près des sources du Catrimani et de l'Uraricoera, ainsi que des Indiens Saluma et Tirio des sources du Cumina et du Trombetas, aux frontières du Brésil et de la Guyane néerlandaise³. On peut encore ranger dans cette catégorie deux groupes Tupi de la rive gauche du Tocantins, à savoir les Asurini et les Parakanân⁴, dont nous ne possédons pas même de vocabulaires, le Service de protection des Indiens n'ayant réussi qu'il y a deux ans environ à attirer certains sous-groupes de ces tribus. Un nombre toujours plus élevé d'autres groupes entrera sans doute en relations pacifiques avec la civilisation dans les années à venir, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives à la recherche.

1. Otto Zerries s'est livré sur les Waika, les Guaharibo et les Xiriana à des études sur place qui ont fait l'objet d'une communication préliminaire au XXXI^e Congrès international des américanistes, réuni à São Paulo en 1954.

2. Hans Becher procède actuellement sur ces tribus à des études encore inédites.

3. Renseignements fournis par le R. P. Protasio Frikel, qui a visité la région et a fait des études partielles sur ces Indiens.

4. Carlos Moreira de Araujo Neto étudie actuellement les types d'expansion de la société nationale dans cette région, où il se livre à une enquête ethnologique.

Tribus en contact intermittent avec la société brésilienne.

Ces tribus se prêtent parfaitement à la recherche, parce qu'elles n'ont pas encore été touchées par la civilisation au point de perdre leurs principales caractéristiques culturelles et parce que, dans cette phase, le mode de vie traditionnel peut être saisi en pleine action. Bien que les effets désagrégeants des épidémies et de divers autres facteurs commencent déjà à se faire sentir sur ces tribus et rendent caducs plusieurs éléments de leur civilisation, il est encore possible de reconstituer ces éléments grâce aux renseignements fournis par certains de leurs membres. Toutefois, de telles recherches ne peuvent généralement être effectuées sans une parfaite connaissance de l'idiome de chaque tribu. Ce fait ainsi que les difficultés à surmonter pour atteindre des groupes établis dans des régions reculées constituent de sérieux obstacles à la recherche. Telle est peut-être la raison pour laquelle ces tribus n'ont jusqu'ici fait l'objet que d'un très petit nombre d'études.

Dans cette catégorie, nous recommandons particulièrement l'étude de deux groupes Kayapo, à savoir les Xicru et les Kubén-Kran-kegn du sud de l'État de Para, respectivement pacifiés en 1954 et en 1952 par le Service de protection des Indiens¹. Il conviendrait d'ajouter les Xavante (Akwé), dont la pacification a été achevée en 1949 et qui, représentant l'un des groupes Gê des mieux conservés, forment avec les Gavioes, demeurés hostiles, les tribus de cette famille linguistique dont l'étude présente le plus grand intérêt ethnologique. Parmi les Tupi en contact intermittent avec la civilisation figurent les Aré (Xeta); ce petit groupe a été récemment découvert dans les forêts vierges de la Serra Dourados, région de l'État de Parana qu'occupent rapidement les planteurs de café. Il est à remarquer que ces Indiens utilisent encore la hache de pierre et semblent être les plus conservateurs du Brésil. Un rare concours de circonstances leur a permis de rester à l'écart dans une région pourtant facilement accessible, en gardant une grande partie de leur civilisation traditionnelle². Deux autres groupes tupi ont atteint un stade comparable d'intégration; ce sont les Kaapor (Urubu) de la rive droite du fleuve Gurupi, qui, vivant dans une région économiquement marginale, conservent l'essentiel de leur civilisation traditionnelle³, et les Kayabi; ceux-ci émigrent de la vallée du fleuve Teles Pires en direction des affluents du Xingu, sous la pression des avant-postes de l'économie extractive qui envahissent leur ancien territoire, et recherchent le soutien que le Service de protection des Indiens offre aux groupes de ce bassin. Ce dernier groupe n'a encore fait l'objet d'aucune étude ethnologique. Il s'agit cependant de la tribu Tupi, dont l'étude peut contribuer le plus puissamment à élucider certains problèmes essentiels de l'ethnologie brésilienne.

Dans le bassin du Xingu également vivent les Kamayura et les Aweti; ces groupes, comme les Trumai, les Aruak et les Karib, seront toutefois traités à part, étant donné qu'ils ont subi un processus d'acculturation intertribale qui a considérablement uniformisé leurs patrimoines culturels.

1. Les Kubén-Kran-kegn, qu'étudie actuellement Alfred Métraux, ont déjà fait l'objet de recherches partielles entreprises par Horace Banner (mythologie) et par Simone Dreyfus-Roche (musicologie).

2. Aussitôt après leurs premières rencontres avec les civilisés, ces Indiens ont été visités par José Loureiro Fernandes, qui procède encore à des observations minutieuses, notamment en matière d'ergologie.

3. L'auteur du présent article se livre auprès des membres de ce groupe à une étude ethnologique intensive. Il s'est rendu dans leurs villages en 1949 et en 1951 et a commencé à recueillir une documentation cinématographique, photographique et sonore sur les différents aspects de leur civilisation qui se prêtent à ce type d'enregistrement.

Il faut encore ranger dans cette catégorie prioritaire les Indiens Nambikuara¹ du nord-ouest du Mato Grosso, les Xiriana, qui constituent un groupe linguistique isolé sur les bords de l'Uraricoera, et les Javaé de l'île de Bananal. Ceux-ci constituent une sous-tribu Karaja qui, étant restée dans un plus grand isolement, semble se prêter tout particulièrement à une étude ethnologique intensive.

A ces groupes on peut ajouter les Kaxuiána du moyen Trombetas, les Katawian et les Sikiána du fleuve Cafuini, les Waiwai² et les Parikoto du haut Mapuera, enfin les Apalai, qui vivent plus à l'est sur le Jari.

Tribus en contact permanent avec la société brésilienne.

Bien qu'ils présentent de profondes modifications dues à l'effet accumulé de contraintes d'ordre écologique, biologique, économique et culturel, les groupes vivant au contact permanent de la société nationale offrent, en compensation, des avantages particulièrement attrayants pour l'étude ethnologique. Le premier de ces avantages est le bilinguisme d'un grand nombre de leurs membres; un autre est la désintégration culturelle elle-même, qui permet à ces groupes ou à des informateurs isolés de considérer objectivement certains traits de leur civilisation qu'ils n'auraient pu discuter autrefois parce que ceux-ci faisaient l'objet d'une interdiction ou pouvaient être cause d'embarras. De plus, ces groupes, ayant maintenant une conscience plus vive de la relativité des coutumes, ont gagné une vue plus réaliste des leurs.

Huit groupes tupi au moins vivent dans une telle situation d'interaction, notamment les Tapirapé³ de l'État de Goiás, quatre petits groupes établis sur les affluents de la rive droite du Guaporé⁴, les Munduruku⁵ et les Juruna. Ces derniers sont représentés par une poignée d'hommes qui vivent à proximité de l'embouchure du fleuve Manitsaua-Mitsu, dans le bassin de Xingu⁶. Ils représentent les vestiges de la grande tribu Juruna, qui, pendant le xvii^e siècle, a soutenu les premiers assauts de la civilisation à l'embouchure de ce fleuve et qui, depuis, n'a cessé de se replier et de décroître.

Parmi les Aruak qui vivent en contact permanent avec la société nationale figurent cinq tribus très peu connues de la région du Jurua-Purus, deux du Rio Negro et les Irantxe, sous-groupe Paresi du nord-ouest du Mato Grosso, qui n'ont encore fait l'objet d'aucune étude intensive.

Trois tribus Gê se trouvent dans la même situation; ce sont les Kayapo-Gorotire du sud du Para, les Ramkokamékra ou Canelas, qui constituent le groupe indigène le mieux étudié du Brésil⁷, et les Kraho, qui attendent encore une étude ethnologique intensive⁸.

Dans cette même catégorie entrent certains sous-groupes des Taulipang et

1. Ces groupes ont fait l'objet de recherches entreprises en 1912 par Roquette-Pinto, en 1936 par Claude Lévi-Strauss, et plus récemment par Kalervo Oberg.

2. W. Neil Kawkins s'est livré sur leur idiome à la seule étude linguistique qui réponde vraiment aux normes scientifiques modernes.

3. Étudiés par Herbert Baldus, Charles Wagley et Eduardo Galvão.

4. Parmi eux, seuls les Tupari ont fait l'objet d'une étude monographique intensive encore inédite de Franz Caspar.

5. Robert et Yolanda Murphy ont procédé récemment à une étude monographique (encore inédite) sur ces Indiens.

6. On doit à Eduardo Galvão une étude préliminaire de ce groupe.

7. Voir la monographie de Curt NIMUENDAJU, *The Eastern Timbira*, Berkeley, University of California Press, 1946.

8. Harald Schultz s'est récemment livré à des études ethnologiques partielles sur les Kraho et a réuni à leur sujet une documentation photo-ethnographique.

des Wayana, tous deux de langue karib, auxquels il faut ajouter cinq tribus Pano et un groupe Katukina du Jurua-Purus, les tribus Tukana et Baniwa du Rio Negro, enfin les Witoto et les Tukuna du Solimoes¹.

Nous classerons dans la même situation d'interaction les Indiens Karaja, Bororo et Kadiveo, qui ont fait l'objet d'une série d'études déjà publiées mais présentent encore un grand intérêt. Les Bororo exigeraient, notamment, une recherche en profondeur qui permettrait d'éclaircir une série de problèmes soulevés par les essais ethnographiques précédemment parus.

Il faut, enfin, ranger dans cette même catégorie les Indiens Maxakali de l'État de Minas Gerais, qui, de tous les groupes du Brésil oriental, sont seuls à conserver suffisamment de traits de leur culture traditionnelle pour permettre une étude du type envisagé².

Groupes intégrés dans la société brésilienne.

Ces groupes, qui participent intensément à la vie économique du Brésil et adoptent ses principaux types de comportement institutionnalisé, ne peuvent être soumis à des études du même genre, car leurs langues et leurs civilisations ont trop perdu de leur caractère. Nous verrons, toutefois, qu'ils présentent à d'autres égards un très grand intérêt du point de vue ethnologique.

Il convient d'étudier maintenant les conditions dans lesquelles pourraient être entreprises les études particulièrement urgentes dont il a été question plus haut. Dans la pratique, en maintenant le rythme actuel, nous ne pourrions pas même mener à bien une partie appréciable de la tâche. Nous sommes donc amenés à nous demander quelles mesures permettraient le mieux d'encourager de nouvelles recherches.

Depuis quelques années, les universités ont inscrit l'ethnologie à leur programme d'études et peuvent maintenant, malgré certains obstacles, former des chercheurs. Bien des jeunes gens qui se forment chaque année dans le monde entier pourraient, en effet, s'orienter vers cette spécialité s'ils n'en étaient détournés par le petit nombre des institutions qui seraient en mesure de les employer ou de financer leurs recherches. Jusqu'à une date récente, les musées et les universités étaient seuls à inclure parmi leur personnel un petit nombre d'ethnologues et, bien que le Service de protection des Indiens en recrute maintenant lui aussi quelques-uns, nous sommes encore bien peu, dans l'ensemble, pour exécuter d'aussi vastes tâches, sans que notre nombre semble devoir s'accroître sensiblement dans les prochaines années. Il est donc indispensable de financer plus largement les travaux particuliers des spécialistes et surtout de faire appel à la collaboration accrue des ethnologues d'autres pays.

À notre avis, le mieux serait d'amener les institutions qui patronnent la recherche à augmenter les crédits qu'elles destinent aux études d'ethnologie et d'adopter un critère de priorité favorisant particulièrement l'étude des groupes indigènes qui conservent leur autonomie culturelle et linguistique.

1. De toutes ces tribus, seuls les Tukuna ont fait l'objet d'une monographie complète due à Curt Nimuendaju. Deux autres recherches de Paul Fejos (1941) et d'Irving Goldman (1939-1940) ont porté sur les Witoto et les Kubewa.

2. Marcelo José Moretzohn de Andrade vient de rentrer d'un long séjour parmi les membres de ce groupe, au cours duquel il s'est livré à des recherches ethnologiques intensives.

ÉTUDE DES PROCESSUS SOCIO-CULTURELS.

L'analyse des chances de survie des langues et des civilisations indigènes du Brésil fait apparaître la nécessité d'entreprendre avec la même urgence des recherches d'un autre ordre. Nous voulons parler de l'étude de certains processus socio-culturels qui, si elle n'est entreprise sans retard, ne pourra plus jamais l'être, du fait de la disparition des groupes humains où se manifestent ces processus.

Régions d'acculturation intertribale.

En bordure de l'Amazonie brésilienne, dans des régions baignées par les cours d'eau qui forment certains des principaux affluents de l'Amazone, vivent six groupes de tribus indigènes qui correspondent à autant de régions d'intense acculturation intertribale. L'étude ethnologique de chacune des tribus dont se composent les groupes dont nous avons parlé jusqu'à présent fournirait simplement une documentation utilisable dans l'étude traditionnelle des régions culturelles fondée sur des sources bibliographiques et muséographiques. Mais ce qui serait particulièrement intéressant, ce serait d'étudier directement les dernières régions où le processus d'acculturation intertribale se poursuit, afin de mieux comprendre le jeu des relations de dépendance, de complément ou de symbiose qui s'établissent entre tribus et les associent en groupements de type supertribal. L'étude directe de ces groupements aiderait à mieux comprendre le comportement des éléments qui les composent et peut-être aussi les résistances ou les stimulants capables de modifier le processus évolutif sur le plan tribal.

Un certain nombre de régions nous paraissent se prêter particulièrement bien à de telles recherches :

1. Dans la région des affluents du Xingu coexistent en étroite union différentes tribus qui forment une véritable mosaïque linguistique, comprenant deux groupes Tupi, trois groupes Aruak, quatre groupes Karib, un groupe Gê et une langue allophyle, le *trumai*¹.

Malgré la diversité de leurs langues, ces tribus présentent une uniformité culturelle² qui va de la participation commune à un même mécanisme d'adaptation jusqu'à des types communs d'organisation sociale et à une vision du monde essentiellement identique. Une telle uniformité n'a pu résulter que d'un processus séculaire d'influences réciproques, couronné par l'établissement d'un véritable système de relations intertribales aujourd'hui indispensables à la survie de chaque groupe. L'étude directe de ce système de relations d'interdépendance entre les tribus du Xingu semble au moins aussi importante que l'étude ethnologique de chacune de ces tribus.

2. Deux groupements analogues de type supertribal existeraient dans la région comprise entre les sources des affluents de droite du Guaporé et

1. Selon les renseignements fournis par Claudio Vilas-Boas, fonctionnaire du Service de protection des Indiens, deux autres tribus typiques du Xingu n'ont encore pris aucun contact avec la civilisation. Ce sont les Agavotokueng (dont le nom signifie « autres Ywalapiti »), qui vivent entre le Curisevu et le Culueu, et les Txikao (ou *Tonoré*, comme les appellent les Kamayura) du Jatoba. Les premiers sont peut-être des Aruak ; on ne sait rien des autres.

2. Eduardo Galvão a analysé les éléments communs aux civilisations du Xingu et a proposé de désigner cette région sous le nom de région de l'Uluri.

le rio Pimenta Bueno. Là encore, des tribus de langues différentes avaient été amenées, par un jeu d'influences réciproques, à une uniformisation culturelle que révèle très nettement l'étude des productions artisanales et des caractères ethnologiques des Kepkiriwat, Mondé, Sanamaïka, Guaratégaja, Kabixiâna, Huari, Masaka, Amniapé, Arikapu, Wayoré, Makurap, Tupari et Arua, d'une part, et des groupes Tyapakura, Urupa, Pakaa-Nova, Arikên et Purubora, d'autre part. Cependant, l'effet des mesures de protection n'a pas été aussi sensible dans ce cas qu'au Xingu, et tous ces groupes ont été profondément influencés par la civilisation. La plupart des tribus ont disparu et peu de celles qui survivent conservent l'autonomie culturelle ou le minimum de population indispensable au fonctionnement des anciennes institutions. Le problème est toutefois assez important pour qu'un effort soit tenté en vue de reconstituer l'ancien système de relations.

3. Le cours supérieur du Jurua-Purus semble avoir constitué une autre région d'intense acculturation intertribale. Les renseignements ethnographiques recueillis sur les groupes Pano, Aruak et Katukina de cette région révèlent, outre une uniformité considérable, l'existence probable d'un système de relations d'interdépendance entre groupes de tribus distinctes. Peut-être est-il toutefois déjà trop tard pour entreprendre une étude directe de cette région violemment balayée par la vague colonisatrice qui a submergé un grand nombre de tribus et jeté la plupart des autres dans un état de profonde désorganisation culturelle ¹.
4. Dans la région des tributaires du rio Negro (l'Uaupes, le Tiquié, l'Içana et leurs affluents) vit un autre groupe de tribus, distinctes à l'origine, mais qui, par un lent processus d'acculturation intertribale, ont largement confondu leurs patrimoines culturels et parfois même linguistiques. Il semble que diverses vagues de tribus distinctes se soient succédé, notamment les Maku, de culture assez rudimentaire, qui furent repoussés vers la périphérie de la région, divers groupes Aruak de culture plus avancée, qui se sont établis sur les rives des grands fleuves, enfin les tribus Tukana, moins bien outillées, qui ont rivalisé avec ces groupes et doivent avoir adopté bien des traits de leur civilisation. Aujourd'hui encore, on peut distinguer les représentants de ces vagues successives et le processus d'acculturation se poursuit. Dans la période contemporaine, les Indiens Tariâna ont délaissé en faveur de la langue tukana leur langue primitive apparentée au baniwa, de la famille aruak ². Outre la possibilité d'une recherche directe, cette région offre une riche documentation ethnographique. En combinant ces deux sources d'information, il serait possible de reconstituer l'ancien système de relations intertribales.
5. Sur la ligne de partage des eaux de l'Orénoque et de l'Uaupes, à l'extrême nord du Brésil, vit un autre groupe de tribus où se manifeste un phénomène de profonde acculturation réciproque. Ce sont les Xiriana, les Waika, les Pakidai, les Yabaâna, les Mandawaka et peut-être bien d'autres encore, restés inconnus. Cette région du Brésil est sans doute celle où l'on trouve la plus forte concentration démographique d'Indiens, par le fait même qu'elle est l'une des zones les moins explorées du pays. Elle n'a été violée

1. Dans le compte rendu d'un voyage au cours supérieur du Purus, publié dans le volume IX de la *Revista do Museu Paulista*, Harald Schultz signale divers groupes non encore identifiés dans la bibliographie ethnologique et renseigne sur l'extinction progressive de divers autres.

2. Curt NIMUENDAJU, « Reconhecimento dos rios Içana, Ayari e Uaupes », *Journal de la Société des américanistes de Paris*, vol. XXXIX, Paris, 1950, p. 125-182.

que dans les dernières années par des chercheurs de plantes médicinales qui n'ont pas encore réussi à imposer à l'occupant indigène de la forêt vierge les contraintes qui, ailleurs, ont liquidé tant de langues et de civilisations.

6. Une dernière région qui se prêterait particulièrement à ce type d'étude est celle du cours supérieur des fleuves Cumina, Trombetas et Cafuini, à la frontière du Brésil avec la Guyane néerlandaise et la Guyane britannique. Dans cette région vivent divers groupes Tirio (les Marantxe ou Pianokoto, les Aramayana, les Proyana ou Rangu-Piqui, les Aramiatxo, les Okomoyana, les Aramihoto, les Saluma et les Sikiana), chez qui semble également exister un système de relations intertribales qui pourraient faire l'objet d'une enquête sur place.

Processus d'intégration et d'acculturation.

Une autre tâche qui mérite de retenir au Brésil l'attention spéciale et urgente des ethnologues est l'étude de certains aspects du processus d'intégration des populations indigènes dans la société nationale. On a souvent dit que les recherches dans ce domaine étaient les seules auxquelles les ethnologues pourraient encore procéder à la suite du déclin des civilisations tribales. En raison, toutefois, de la rapidité avec laquelle la société nationale progresse et encerle les tribus encore indépendantes, les contraignant à l'intégration, il sera bientôt impossible d'étudier directement les phases initiales du processus d'acculturation et d'intégration.

Dans ce domaine, il importe d'étudier particulièrement les genres de contraintes qui s'exercent sur les groupes de type tribal avant l'établissement de contacts directs et permanents. Les faits analysés dans le présent article ont déjà fourni quelques indications à cet égard. Nous savons, par exemple, qu'il convient d'attribuer aux facteurs de pré-acculturation découlant, notamment, de l'interaction biologique et écologique un rôle important dans la destruction et la désintégration culturelle des groupes de type tribal. L'un de ces facteurs de désintégration est le dépeuplement provoqué par les épidémies. Un autre est la transformation brutale et imposée des économies primitives, exclusivement axées sur la production d'articles nécessaires à la subsistance des tribus, en économies productrices de denrées commerciales — transformation qui semble coïncider avec l'entrée du groupe en contact permanent avec la civilisation. Ces deux moments du processus d'intégration ne pourront être parfaitement compris qu'au moyen d'enquêtes menées *in loco* sur les groupes indigènes qui en traversent les différentes phases. Les groupes isolés ou en contact intermittent avec la civilisation étant de plus en plus rares, il est urgent de les étudier sous cet angle.

L'immensité des tâches à accomplir et la modicité des ressources disponibles interdiront peut-être les recherches exclusivement orientées vers cette fin. Les études ethnographiques pourraient alors être conçues de manière à s'attaquer toujours particulièrement au problème de la survivance des populations tribales. En d'autres termes, nous devons inclure dans l'objet des recherches ethnologiques, au même titre que l'étude de la mythologie, du système de parenté et d'autres grands problèmes, différentes questions telles que la structure démographique, le taux de natalité, l'indice de fertilité, les effets dissolvants des épidémies et divers autres points dont l'étude détaillée permettrait de caractériser les premières phases de l'intégration.

Outre qu'elle amènera l'ethnologie à s'intéresser davantage au destin des peuples sur lesquels elle se penche, cette attitude favorisera les recherches ethnologiques en leur assurant une plus grande pénétration; aucun des groupes considérés, même le plus isolé, n'étant, en effet, entièrement dégagé des influences de la civilisation, on ne saurait comprendre parfaitement ces groupes sans tenir compte du phénomène en question. La tâche de l'ethnologue consisterait alors non plus uniquement à recueillir des documents plus ou moins simples sur ce qu'aurait été la civilisation tribale à une époque hypothétique, mais à la décrire telle qu'elle se présente au moment de l'observation — autrement dit à expliquer comment et pourquoi elle a pris le visage qu'elle montre à l'observateur.

ÉTUDES LINGUISTIQUES.

La principale contribution que l'on peut attendre de la linguistique indigène brésilienne est l'élaboration d'une nouvelle classification fondée sur une documentation plus complète que celle dont on dispose actuellement. Seule, une enquête extensive, semblable à celle dont nous avons parlé au début de la présente étude, permettra de réunir une telle documentation avec la rapidité et l'uniformité nécessaires.

Pour la grande tâche qu'exige la description des langues indigènes, il conviendra d'adopter un ordre de priorité inverse de celui que nous avons proposé à l'égard des études ethnographiques. En effet, alors que l'ethnologue doit se tourner de préférence vers les groupes les plus isolés, pour tenter de recueillir des documents sur les dernières manifestations des cultures non encore influencées par la civilisation, il incombe aux linguistes de s'intéresser, pour leur part, aux groupes les mieux intégrés, dont les langues risquent, par le fait même, de disparaître plus rapidement.

Cette inversion n'est possible que parce que la langue constitue l'élément le plus durable d'une civilisation. Bien que modifiées, les langues restent vivantes dans la plupart des groupes et ne s'éteignent qu'avec leurs derniers membres. En outre, dans son travail, l'ethnologue est tenu d'observer les civilisations en action, alors que le linguiste peut, au besoin, reconstituer une langue de manière satisfaisante avec le concours d'un seul individu qui la parle.

Un simple coup d'œil sur la liste des groupes disparus entre 1900 et 1957 donne une idée du nombre élevé des langues mortes. La documentation linguistique que nous possédons sur la plupart d'entre elles est malheureusement trop insuffisante pour en permettre même la classification génétique. Cependant, les groupes qui figurent dans cette colonne sont ceux qui ont disparu en tant qu'entités ethniques sans que tous leurs membres soient nécessairement morts; dans ces conditions, on pourra sans doute encore trouver des individus qui parlent leur langue primitive et reconstituer cette langue avec leur concours.

Telle serait donc la tâche la plus urgente du linguiste, qui devra ensuite étudier la langue des groupes actuellement intégrés, à commencer par ceux dont les membres sont les moins nombreux et qui, de ce fait, risquent le plus de disparaître.

Nous nous trouvons là devant un important problème d'ordre pratique. A l'heure actuelle, la plupart des linguistes les mieux qualifiés pour procéder

à des études sur place se trouvent parmi le personnel spécialement formé en vue de traduire l'Évangile¹ dans les langues indigènes.

Or ces linguistes s'intéressent tout naturellement aux groupes qui, ayant les meilleures chances de survie, peuvent être alphabétisés et seront à même de profiter un jour des traductions de la Bible. Dans ces conditions, les langues les plus menacées de disparition sont précisément celles qui auront le moins de chances d'être recueillies. Les institutions d'encouragement à la recherche devraient donc adopter des mesures qui en rendent l'étude particulièrement attrayante.

Selon nous, le meilleur moyen d'entreprendre la réalisation d'un programme intensif d'études linguistiques descriptives serait d'encourager des linguistes, tels que ceux du Summer Institute of Linguistics de l'Oklahoma, à se spécialiser chacun dans une famille linguistique, en commençant par étudier à fond l'une de ses variantes pour se livrer ensuite à des études moins poussées sur d'autres idiomes de la même famille. Nous pourrions ainsi disposer rapidement d'études types concernant les langues des familles tupi, karib, aruak, gê, pano, katukina, tukan, txapakura, xiriana, mura, maku et maku-nabödo, ainsi que les langues bororo, karaja, mbaya, ganikuru, nambikuara, tukuna, maxakali, fulniö (yaté), et peut-être aussi du mirania, du guato et de l'ofaié.

Pour exécuter ce programme minimum relatif à l'étude descriptive des principales variantes des langues indigènes du Brésil, il faudrait disposer d'au moins vingt-deux linguistes convenablement préparés. Une entreprise d'une telle envergure ne pourra être menée à bien qu'avec la collaboration d'institutions scientifiques du monde entier — collaboration d'ailleurs justifiée par le fait que le patrimoine culturel en cause n'est brésilien qu'accessoirement, les langues et les civilisations indigènes qui survivent dans ce pays appartenant, au premier chef, à la science et à l'humanité.

LES ÉTUDES SUR LES PEUPLES DU NORD SOVIÉTIQUE

par Ilya GURVICH

L'histoire de la conquête des immenses étendues sibériennes par l'homme attirait depuis longtemps l'attention des savants. Mais c'est au cours des dix dernières années, grâce aux efforts des spécialistes soviétiques, que l'étude des peuples de l'Extrême-Nord a particulièrement progressé. Ces peuples sont : les Tchouktsches, les Koriak, les Itelman, les Esquimaux, les Oukaguir, les Aléoutes, les Evenek (Toungouzes), les Even (Lamoutes), les Nanai, les Ouletsch, les Nivx (Guiliak), les Orok, les Orotch, les Oudé, les Dolgan, les Nénets (Samoyèdes), les Enetz, les Nganasan (Tavgui), les Selkup, les Khant

1. Nous voulons parler du personnel du Summer Institute of Linguistics (Oklahoma), dont la récente venue au Brésil constitue l'un des plus heureux événements pour la linguistique indigène brésilienne, et des membres de la New Tribes Mission, qui se livrent depuis quelques années à des études du même genre au Brésil.